

Christiane Schonbach

Le savoir mythique

L'homme a toujours cherché à s'expliquer le monde. Il est possible d'aborder ce qu'a élaboré l'homme sous l'aspect du savoir mythique. Prenons comme exemple une épopée qui date de la fin du 3ème millénaire avant J-C, celle de Gilgamesh qui raconte la destinée d'un homme. Ce qui permettra d'interroger le mythe, la science, et la place où peut se situer la psychanalyse.

Selon la définition du « Dictionnaire de la Psychanalyse », le savoir est un *réseau des signifiants qui déterminent concrètement, dans une structure de répétition, le rapport du sujet au réel* (p.377). Il y a différents types de savoirs : savoir inconscient, scientifique, analytique et mythique.

**QU'EST-CE QUE
LE SAVOIR MYTHIQUE ?**

Toujours d'après le « Dictionnaire de la Psychanalyse », *le savoir mythique relève d'un savoir qui tente de dire la vérité, et répond à un impossible, à une béance : celle de l'entrée dans le langage, du lien social, du réel sexuel sous forme d'un discours qui fait sens* (p.261).

Le savoir mythique, vaste et varié, décrit généralement des récits de genèse bien que son objet reste incertain. Comme exemple, prenons la première oeuvre littéraire de l'humanité consacrée à l'épopée de Gilgamesh *celui qui a connu le fond des choses* (Cf. L'épopée de Gilgamesh :J.Tourmay et A.Shaffér) Ce récit, qui est une tentative de discours cohérent sur le monde à une époque précise, a été transmis pendant des siècles par la tradition orale et fut fixé en écriture cunéiforme sur des tablettes

vers 1200 avant J-C. Il a connu une large diffusion dans tout le Moyen – Orient pendant deux millénaires ,jusqu'aux abords de notre ère.

Cela se passe en Mésopotamie, à l'époque de la formation des cités et de la naissance de l'écriture. Gilgamesh (*en lui deux tiers sont divins, un tiers humain p 44*) est roi d' Uruk, et il traite ceux qui lui sont soumis de telle façon que ceux-ci demandent aux dieux un adversaire capable de lui tenir tête. Ce que le tyran d' Uruk imposait, semble avoir été en rapport avec le corps : *il ne laisse pas de fils à son père, il ne laisse pas de fille à son mari* (p 46 ; 48.) Il semble que Gilgamesh imposait des combats athlétiques aux garçons, et usait d'un droit de priorité lors du mariage des filles Les dieux vont lui opposer Enkidu, *rejeton d' argile*, à peine humain qui vit dans la forêt avec les bêtes sauvages, à qui ils donneront une *fille de joie*, qui fera de lui un homme. Quand Gilgamesh rencontre En-ki-du, ils commencent par se battre, mais très vite cèdent à une amitié qui ne se démentira plus. Gilgamesh délaisse sa ville et part avec son nouveau compagnon. A eux deux, ils décident d'attaquer le géant Gumbaba, gardien de la forêt des cèdres. Ils le battent et Gilgamesh, qui voulait l'épargner, doit céder à la volonté de son ami qui veut le tuer. Dans la suite du récit apparaît la déesse de l'amour et des combats, Inanna qui, séduite par la force de Gilgamesh, l'élève au rang des héros. Mais, celui-ci averti de la triste fin des partenaires de la déesse, repousse ses avances. Inanna, vexée, demande à son père le grand Dieu An de lancer le « taureau céleste » contre les deux amis. Mais le taureau sera vaincu et Enkidu aura l'audace de lancer une cuisse de taureau sur la déesse.

Ce sera toutefois son dernier exploit car il ne tardera pas à mourir. Gilgamesh saisit de douleur et d'épouvante face à la mort ne va plus chercher qu'à conquérir l' immortalité. Il sait qu'il existe un homme nommé Zi.u.sud.ra (vie de jours prolongés) qui a survécu au Déluge universel après avoir construit une arche et y

avoir placé assez d'êtres vivants et de semences pour repeupler la terre dévastée. Et là une femme lui tient ce discours :

La vie que tu poursuis, tu ne la trouveras pas. Quand les Dieux ont créé l'humanité, c'est la mort qu'ils ont réservée à l'humanité ; la vie, ils l'ont retenue pour eux entre leurs mains. Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit repu, jour et nuit, réjouis-toi, chaque jour, fais le fête... danse et joue de la musique ... Cela, c'est l'occupation de l'humanité (L'épopée de Gilgamesh p 203).

Gilgamesh, revenu dans sa ville d' Uruk, s'est ainsi fait une raison, il retourne à ses affaires et reprend son métier de Roi.

Si on reprend le récit, on peut faire quelques remarques :

Ce mythe, très riche, contient la version Babylonienne du déluge qui précède celle de la Bible, d'ailleurs elle même reprise d'un original plus ancien (mythe d'Atra-Hasis).

L' épopée débute par une demande civilisatrice, faite par les sujets.

Il est beaucoup question des corps des protagonistes, corps de chair divine ou d' argile, lutte des 2 hommes, mort du géant, sexualité, morceau de chair du taureau, et mort d' Enkidu. Souvent se sont de véritables corps à corps : luttes, mise à mort.

La mise à mort du géant, décidée par Enkidu pose question, comme si Gilgamesh pourtant surhomme, était agi par son vis-à-vis l' homme primitif qui savait ce qu'il fallait faire ;

La confrontation de Gilgamesh avec la Déesse, femme plutôt dévoratrice, se termine mal puisqu'elle entraîne la mort d'Enkidu et le commencement du questionnement de Gilgamesh sur la mortalité.

En fait, on peut se demander ce que représente Enkidu qui fait évoluer Gilgamesh tout au long de ce récit, et fait qu'il n'est plus le même au début et à la fin

PEUT-ON POSER QUELQUES QUESTIONS D'ORDRE PSYCHANALYTIQUE AU SUJET DE CE MYTHE ET, PLUS PRECISEMENT SUR LE SAVOIR MYTHIQUE ?

Pour tenter d' y répondre nous nous sommes appuyés sur le texte de Lacan « le Maître châtre » du séminaire 17. Lacan dit que ce n'est pas en procédant par la psychanalyse que l'on peut

faire une enquête ethnographique, mais peut-être en étant psychanalyste, si cela existe. Donc la démarche semble impossible. Malgré tout, essayons de nous servir de ce savoir analytique pour relire ce récit et poser des questions, tout en sachant qu'au cours d'une cure l'application de ce savoir est bien encombrante.

Le point de départ du récit est une demande civilisatrice : c'est dans le discours social que ça parle, comme Freud l' écrivait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale

Au début du récit, pourrait-on voir la lutte du moi et du surmoi Freudien.

Quand Gilgamesh, surhomme se prépare à exercer son droit sur la mariée, il est confronté à En-ki-du, être fait d' argile et rendu humain par l' initiation sexuelle qui va l'affronter. Après avoir lutté, ils pactisent et Gilgamesh accepte cette loi civilisatrice, de ne pas les avoir toutes, et il se constitue un couple, Gilgamesh - En-ki-du, plus fort : *deux lionceaux sont (plus forts qu'un lion) vigoureux*, capable de vaincre le géant de la forêt des cèdres.

Lors de la mise à mort du géant, peut-on parler de l'apparition du signifiant maître ?

On est étonné par le fait que ce soit la partie la plus primitive Enkidu qui va dominer la partie la plus intelligente dans la décision de tuer le géant, car c'est le fils de la Déesse qui s' attendrit , et le serviteur Enkidu, l' humain qui a un savoir sur la décision à prendre.

C'est comme si a l' l'intérieur du couple Gilgamesh - Enkidu, se met en place une dialectique opposant les contraires, qui donne naissance à quelque chose de fécond : un savoir qui est et auquel personne ne comprend rien.

De cette dialectique entre les deux parties (maître et esclave) peut-on dire que surgit du signifiant maître S1.

QU'ELLE EST LA NATURE DE LA RELATION DE GILGAMESH A LA FEMME ?

Dans cet épisode, Gilgamesh est confronté à la Déesse que l'on pourrait écrire La Femme, ou Grand Autre non barré. Il ne s'engage, là, aucune dialectique avec Enkidu. La force virile du taureau céleste, envoyée par le Père de la déesse est vaincue par la force des 2 hommes. Mais c' est Enkidu qui arrachera le morceau de

chair et le jettera à la face de la femme Gilgamesh paye sa dette puisque Enkidu meurt (celui-ci est-il son corps de jouissance ?) Il a accepté sa castration, est rentré dans le symbolique, il peut alors entendre le discours sur la mort, discours de mortelle acceptation.

L'épopée de Gilgamesh prends son origine dans le désir de l'homme d'organiser le réel. Elle montre que le déroulement de la pensée humaine se fait sous la forme de l'opposition des contraires, qui pourrait se reformuler ainsi : l'émergence du sujet se fait à la suite de questions adressées au Grand Autre, lieu des signifiants, lieu dont il reçoit des réponses plus ou moins énigmatiques

Le questionnement passe par le corps support concret de la jouissance : lutte des 2 hommes, mise à mort du géant, morceau de chair du taureau, mort d'Enkidu corps de jouissance. Petit à petit les corps disparaissent, laissant Gilgamesh seul avec ses signifiants devant sa propre mort.

LE SAVOIR SCIENTIFIQUE

La naissance de l'écriture, fait de la civilisation mésopotamienne apparu vers 2700 avant J-C, eût comme première visée, la comptabilité des biens produits et mis en circulation. L'économie était devenue tellement complexe et tyrannique qu'il fallait la contrôler (« Histoire de l'Écriture », p 28-30). Pendant plusieurs siècles, l'écriture n'a servi à rien d'autre (les arts plastiques exprimaient depuis longtemps la vie intérieure des hommes). Mais, passer de la tradition orale à la tradition écrite a révolutionné la communication et a introduit le savoir scientifique.

Dans la science, tout message écrit devient indépendant de celui qui l'émet. Il est fixé. Les mots ont pris la place des choses et, avec l'apparition de la lettre, est né un esprit scientifique, une curiosité de savoir, de tout enregistrer, analyser, classer, ordonner. Il existe un ensemble impressionnant d'archives et de recueils scientifiques d'astronomie, de médecine et de pharmacologie. Apparaît là le discours du maître avec toutes ses possibilités de jouissance.

Ce savoir est bien différent du savoir mythique : il n'obéit pas aux mêmes lois. La science n'est *constructible qu'à partir de ce que le signifiant peut se signifier lui-même*. Dans « Le maître châtré », Lacan parle d'une opposition entre le savoir mythique, savoir disjoint, et le

savoir scientifique, le premier ne s'enseigne pas comme les mathématiques, la place de la vérité est différente. (Lacan, Séminaire 17, p.103).

Dans le savoir scientifique, nous sommes sur le versant du savoir du maître. Le signifiant peut se signifier lui-même, la vérité est en place d'un jeu de valeurs : elle est soumise à la vérification.

Dans le savoir du mythe, complètement autonome du précédent, on est sur le versant du savoir maître. Il s'impose comme un fait, il vise à énoncer l'impossible, à dévoiler une vérité qui est reconnaissance du réel (origine, mort, sexe, castration), vérité inhumaine et horrible et que tous en refusent l'horrible. Ce savoir mythique est le support des « sociétés primitives » qui échappent au discours du maître (Lacan).

Mais, à quoi sert cette forme de savoir du maître ? Selon Lacan (sém. 17, p 103) elle sert à refouler ce qui habite justement le savoir mythique et à exclure la dynamique de la vérité si inhumaine. Lors d'une analyse se retrouve dans le discours de l'inconscient sous la forme d'un savoir *disjoint, épave de ce savoir* mythique, un discours « con » qui pourtant *ne déconne pas*. Car, *si con qu'il soit, ce discours de l'inconscient, il réponds à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui-même. C'est cela qui s'appelle l'inconscient. Il s'impose à la science comme un fait*, (Id. p.103-104) mais il en est totalement étranger.

RAPPORT DU MYTHE, DE LA SCIENCE ET DE LA PSYCHANALYSE

Freud a utilisé, les mythes pour avancer dans sa théorie. Tels que ceux de l'Œdipe et de la horde primitive. Dans ce dernier, le meurtre du père est un mythe scientifique en ce sens qu'il présente sous la forme d'une séquence singulière d'évènements ce qui est une structure fondatrice. Ce père a été élevé au rang de créateur du monde, de héros, d'objet de la science. Il serait intéressant de comparer le meurtre du père dans Totem et Tabou et celui du meurtre de Gumbaba dans Gilgamesh qui paraît différent.

Lacan, grâce à l'introduction des catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique, et de l'élaboration de l'objet petit a, a sorti le complexe de castration de la toute puissance de l'Œdipe. Il a mis en place les quatre discours et affirme que la cause de la castration est dans le langage, le mythe restant l'énoncé de l'impossible.

QU'EN EST-IL DES MYTHES AU COURS DE LA CURE ?

La cure, grâce au transfert, et à la demande de savoir de l'analysant, produit des récits mythiques. Le roman familial, les théories sexuelles infantiles, et certains mythes Freudiens sont devenus partie intégrante du discours de l'analysant et permettent la communication entre analyste et analysant pendant le 1^{er} temps historique de l'analyse, le temps standard. Parfois, comme si ce savoir faisait obstacle, tout en reste là sans qu'il y ait passage au temps logique, au temps de l'inconscient.

Lacan, dans le séminaire 17 (p 104), donne un exemple : il parle de trois personnes du Togo qu'il avait en analyse. Il n'avait pu, *dans leur analyse, avoir trace des usages et croyances tribaux, car leur inconscient fonctionnait selon les bonnes règles de l'Œdipe. C'était, dit-il, l'inconscient qu'on leur avait vendu en même temps que les lois de la colonisation [...]* forme du discours du maître.

En début d'analyse, le savoir mythique agit comme le savoir scientifique et sert à refouler

ce savoir disjoint dont on aurait accès dans le second temps de l'analyse, temps de la logique de l'inconscient. Temps où il y a bascule du temps historique en temps logique, bascule qui sera scandée par l'angoisse et qui va permettre de comprendre et de conduire à la déperdition progressive de la jouissance et au changement de place du sujet. Si la quête de Gilgamesh avait un point commun avec la démarche Psychanalytique ce serait dans la perte de jouissance que les deux démarches entraînent.

La psychanalyse, interrogation sur la jouissance, se situerait-elle entre mythe et science ? Ce savoir disjoint, épave du savoir mythique, tel que nous le retrouvons dans le discours de l'inconscient et qui est l'objet du désir de l'analyste, a besoin du savoir de la science pour se dire.

Bibliographie :

- Dictionnaire de la Psychanalyse : Roland Chemama et Bernard Vanderersch, Larousse.
- Histoire des religions : tome 1, La Pléiade.
- Histoire de l'écriture : James G février, Payot.
- Lacan : L'envers de la Psychanalyse, Sem.17, Seuil.
- L'épopée de Gilgamesh. Raymond Jacques Tournay et Aaron Shaffer, Ed du Cerf.